

Les ruelles du petit village corrézien étaient habituellement calmes et colorées. Durant la journée, lorsqu'on parcourait les allées pavées de pierres rouges, il flottait toujours un air de vacances, et au printemps, l'air portait des fragrances de plantes, d'herbe coupée, de nature. On entendait, au loin, les murmures des commerçants et, discret bruit de fond pour qui savait écouter, les meuglements des vaches. La petite bourgade était de ces endroits qui ont conservé miraculeusement leur authenticité, leur simplicité. C'était un de ces coins que les gens des villes se plaisaient à qualifier de "paradis terrestre". Et c'était vrai, lorsqu'on s'y promenait sous la lumière du soleil.

Il faisait sombre quand François se réveilla. Il ne dormait pas vraiment, pourtant, comment aurait-il pu s'endormir ici, au coin d'une petite rue coincée entre deux maisons de pierres ? François n'avait pas peur du noir, non, il avait l'habitude, pourtant une sourde angoisse s'empara de lui alors qu'il cherchait à comprendre comment il avait pu arriver ici. Son dernier souvenir remontait à sa marche dans les chemins alors qu'il se rendait à pied jusqu'au village. Un vent frais s'engouffra entre les vieilles bâtisses et fouetta le visage hébété de François. Voilà que ça recommençait.

On lui avait souvent dit, après tout. Oh, jamais explicitement bien sûr, mais au fil des années il avait appris à comprendre que tout le monde ne se faisait pas traiter d'imbécile quotidiennement. Que les gens normaux avaient tendance à se souvenir de ce qu'ils avaient fait la veille. C'était du moins le cas pour les jeunes, les jeunes de vingt-deux ans, vingt-deux ans comme François. Il s'était posé des questions dès lors qu'il s'était rendu compte de sa différence. Des questions. Aucune réponse. Et voilà que de nouveau, il oubliait.

Le jeune homme, frustré et fatigué de se torturer la mémoire en vain, esquissa quelques pas maladroits. C'était la nuit et il n'était pas rentré. Son papa allait très sûrement le gronder, peut-être lui ordonner de laver l'étable le lendemain. Quand à sa maman, elle allait le fixer avec un regard brillant d'angoisse, et lui ferait comprendre comme elle avait eu peur. Mais aucun d'eux n'appellerait des gens pour retrouver François. Il devait rentrer à la maison à pied, comme il était venu.

La nuit, le village se transformait. Les adorables ruelles sinueuses se métamorphosaient en labyrinthes et les seuls bruits qui résonnaient étaient ceux des verres d'alcool qui s'entrechoquaient dans les bars. François n'avait jamais eu le droit d'y aller. Il n'en avait pas envie, de toute manière. Il voulait rentrer chez lui. Il s'avança dans la ruelle, tâtonnant dans le noir, comme un pauvre homme saoul, bien qu'il n'ait pas bu une goutte d'alcool. Il buta sur un pavé. Son épaule se cogna contre un mur. Son pied heurta un obstacle mou et il trébucha, retomba à quatre pattes au dessus du corps d'un homme.

Ses yeux s'habituant à la pénombre, il distingua l'idiot qui l'avait fait tomber. En voilà un vrai, d'ivre mort. François avait les doigts tout poisseux, le type avait sûrement vomi. Peu à peu, le voile d'obscurité se souleva et François pu apercevoir le visage de l'homme. Des traits grossiers, un menton large, une moustache un peu sale. François s'affola. Il connaissait ce visage, il le connaissait parce que de cette bouche étaient sorties des insultes, des phrases qui avaient blessé François. Ça il s'en souvenait bien, il avait dix-huit ans et c'était jour de marché, les affaires étaient bonnes et puis cet homme était venu le voir, pour le bousculer, l'accabler à coups de "débile", "handicapé". Il le haïssait. Ce jour-là il aurait voulu le pousser lui aussi, lui cracher au visage et le frapper avec un bâton comme il tape sur les vaches pour les faire avancer. Mais il était bien élevé, alors il avait tourné les talons et courbé le dos sous l'acide pluie d'injures. Il haïssait ce type, et à cet instant, son regard ne pouvait se détacher des yeux bleus, fixant le vide, du mort.

François se releva d'un bond, recula jusqu'à heurter le mur. Le noir qui l'entourait était oppressant maintenant, et alors qu'il levait ses mains devant ses yeux pour les découvrir tachées de sang, il eut cette affreuse impression que les ombres s'avançaient pour s'agglutiner autour de lui, pour le torturer, le noyer. Il s'enfonçait dans l'obscurité de cette nuit sans lune et dans sa propre incompréhension. Il ressentait une terreur qui menaçait de le submerger, et au fond de lui, tout au fond, épine de ronce plantée directement dans sa poitrine, la piqure intense de la culpabilité.

"Est-ce que c'est moi ?" François n'avait pas la réponse à cette question muette. "Est-ce que je suis capable de ça ? Pourquoi je ne me souviens pas ? Comment suis-je arrivé ici ?" Des énigmes, toujours des énigmes, insolubles, trop complexes pour lui, lui François, le pauvre garçon de la

campagne, qui n'avait même pas été à l'école, trop bête pour comprendre, trop bête pour se souvenir, trop bête comme on le lui disait sans cesse, trop bête.

À cet instant, François ne voulait plus rentrer à la ferme. Il voulait courir loin pour échapper aux ombres. Il voulait courir loin pour s'éloigner de la ruelle et du sang sur ses mains. Courir loin, loin jusqu'à ces villes de lumière qui ne connaissent pas la nuit et qu'il n'avait jamais vu que dans les livres. Il tira un vieux mouchoir de sa poche, il essuya ses mains écarlates, son visage couvert de sueur, et il courut pour échapper aux murmures sombres du vent et des ténèbres.

Ses pas le guidèrent jusqu'à la gare. Ce n'était sûrement pas une coïncidence. C'était son esprit qui, malgré ses défaillances, avait fait le lien entre l'horreur du village et la nécessité de la fuite. Partir loin. Son seul objectif.

La gare, si on pouvait l'appeler ainsi, était un vieux bâtiment de briques rouges qui tenait encore debout par un quelconque miracle. Une seule voie, un vieux guichet, une minute d'arrêt pour les rares trains qui passaient encore par là. Mais cela suffisait à François. Il posa devant une guichetière ensommeillée ses maigres possessions, quelques pièces d'argent qui allaient lui permettre de survivre. On lui murmura un "vous avez de la chance, le dernier arrive dans cinq minutes" entrecoupé de bâillements, et le temps que François regagne le quai avec son billet, le train entra en gare.

Il monta dans l'unique compartiment sans prêter attention aux quelques personnes qui l'entouraient, trop profondément perdu dans ses réflexions, hanté par la sensation d'être observé. François se sentait si coupable en s'asseyant sur un des fauteuils. Coupable de fuguer de chez lui. Coupable de s'être retrouvé dans cette ruelle sombre. Coupable de ne pas savoir se souvenir. Ça pulsait en lui à chaque battement de cœur : coupable, coupable, coupable. François plongea son visage entre ses mains et se balança doucement d'avant en arrière. Il cligna très fort des yeux, comme si cela pouvait lui permettre d'échapper aux émotions qui l'assaillaient, bloquaient son souffle, comprimaient sa poitrine, tordaient son estomac, torturaient son esprit.

Sa tête alla se coller à la vitre du train. Derrière le reflet de ses cheveux sombres ébouriffés, c'est la campagne qui défilait à toute allure. Pourquoi une telle vitesse ne pouvait pas l'éloigner de ses doutes et de sa terreur ? Pourquoi personne n'était capable de l'aider, en cet instant ? Il n'était pourtant pas seul dans le wagon. Quelques sièges devant lui, une fille aux cheveux bruns et à la jolie robe claire avait fermé les yeux. À côté, un vieux monsieur semblait profiter du voyage pour somnoler. Plus loin, un jeune homme tapotait sur son portable. Il avait les cheveux blonds, portait un costume et une sacoche, et semblait ne pas s'intéresser à François. Ce dernier fut soudain saisi par une nouvelle vague de malaise, et colla encore une fois sa joue contre la fraîcheur de la vitre.

L'adolescente dut lui adresser la parole pour qu'il se rende compte de sa présence. Elle s'était installée sur le siège en face de François et lui souriait, tout en fossettes et simplicité. François secoua la tête pour retrouver ses esprits. S'était-il endormi ? Il faisait nuit noire à présent, il ne distinguait même plus le paysage. D'un coup, les événements de la soirée vinrent le frapper de plein fouet, et il réalisa où il se trouvait. Il serra les poings quand sa sourde angoisse s'imposa à lui de nouveau, et la question le tarauda une nouvelle fois. "Suis-je un meurtrier ?"

-Vous avez l'air drôlement perdu dites donc ! murmura une voix calme et amicale.

Il avait déjà oublié son interlocutrice, qu'il voyait à présent d'un œil mauvais. Il lui lança un regard sombre, en profitant pour la détailler. Cheveux noirs et bouclés, yeux bruns, regard pétillant d'une joie tranquille, quinze ans, peut-être seize. Une gamine. François se détourna, en colère et inquiet. Et si la fille savait ? Et si elle avait deviné le mouchoir tâché de sang au fond de sa poche ? Après tout, qu'est ce que cela pouvait lui faire, à cette gosse ? Pourquoi venait-elle lui parler, à lui l'inconnu, lui qui ne se connaissait pas lui-même ?

-Vous n'êtes pas bavard, poursuivit l'ignorante. Ou alors pas très poli.

Elle ne reçut en retour qu'un soupir tremblotant.

-Peut-être que vous n'aimez pas parler. Oh, mais pardonnez-moi ! Je ne fais que vous juger. Je ne devrais pas parler de vous ainsi. Oui, après tout qui suis-je pour parler de vous ? Je ne vous connais pas. Vous avez peut-être vos raisons. Ah, et voilà que je recommence. Je suis intenable ! Vous avez le droit de le dire, j'approuve.

-Oui. répliqua François, espérant obtenir la paix.

Le contraire se produisit. La jeune fille se redressa vivement, un grand sourire sincère illuminant son visage. Elle posa ses yeux brillants sur François, qui ne put éviter son regard et se tourna pour faire face à la bavarde.

-Merci de me parler. murmura-t-elle calmement.

Son expression, sans perdre de sa gaïté, gagna en sérieux et en profondeur.

-Les gens ne parlent plus beaucoup aux inconnus. C'est dommage. Pour se découvrir, il faut commencer par s'adresser un sourire, s'approcher, discuter. J'aimerais que ça soit plus naturel, ce serait tellement beau. Pourquoi ne parlez-vous pas aux gens ?

François savait répondre à cette question. Il ne réfléchit pas avant de chuchoter à son tour :

-Parce qu'il ne faut pas parler aux inconnus.

-Dans ce cas, comment faites-vous pour connaître qui que ce soit ?

François réfléchit quelques secondes, mais il ne sut répondre à cette interrogation. Il avait répété les paroles de ses parents, ils auraient été très fiers. Ils auraient voulu que la conversation s'arrête ici. Mais François avait un mouchoir ensanglanté dans la poche, et il était monté dans un train sans savoir où il allait. Ses parents étaient sûrement déjà très en colère. Alors il posa une question.

-Comment tu t'appelles ?

Le tutoiement était venu spontanément. Sans s'en rendre compte, François était déjà captivé par la fille, par ses boucles sombres qui dansaient autour de son visage, par tout son corps qui dégageait une maturité qu'il lui faudrait des années encore pour atteindre.

-Je m'appelle Marine. Ou bien Adèle. Ou alors Camille. Après tout peu importe mon prénom. Est-ce que tu penses que ton prénom te définit ?

-Je ne sais pas. marmonna François.

Mais sous le regard inquisiteur de la fillette sans nom, il se sentit obligé d'y réfléchir. D'y songer par lui-même, sans quiconque pour le guider. Il se demanda s'il était toujours François, à chaque instant de sa vie. François quand il dormait ? François quand il conduisait le tracteur ? François quand il vendait les fromages ? François quand il se réveillait dans une ruelle sombre ?

-Je ne sais pas, dit-il à nouveau. Mais cette fois, son indécision avait valeur d'ignorance, non pas de déni.

Alors ils parlèrent, ils échangèrent comme des vieux amis et réfléchirent comme des philosophes. François avait l'impression de voir une vie défiler devant ses yeux, des idées, des images et des pensées, à prendre ou à laisser, il pouvait choisir ses avis. Ses découvertes étaient rythmées par la voix de la fille, réfléchie et douce. Elle lui parla de choses belles, comme les vagues qui se brisent contre les récifs, la mousse dans les tasses de chocolat, l'encre sur le papier et aussi l'envol d'une mésange. Elle raconta des voyages dans des pays où la vie n'est que sable et chaleur. Elle murmura les douleurs qui encombrèrent son passé et qui surviennent au quotidien. Lentement, la jeune fille se mit à parler d'un autre monde, celui que chacun d'entre nous rejoindra un jour, et quelque chose s'éveilla en François.

-C'est abstrait, disait-elle, si lointain qu'on peut s'imaginer ce que l'on désire. Nul ne pourra réfuter nos songes. La mort est taboue pour beaucoup de gens, tu sais ? Moi j'aime en parler, parce que même quand ce que je dis dépasse de loin les limites du possible, on ne peut briser mes rêves en me disant "C'est impossible". Et c'est fascinant, tu ne trouves pas, qu'à chaque instant des humains rejoignent ce monde hypothétique alors que quand on songe à notre propre décès, cela nous apparaît comme un lointain signal. Rien de bien menaçant. Pas pour tout de suite.

-Je n'ai pas cette impression, moi, commenta simplement François.

-Que penses-tu ?

-Je vois du sombre partout. Autour de moi. Dans mon futur, et aussi dans mon passé. En moi.

-Est-ce que ça te fait peur ? Quand tu vois la mort partout ?

François ferma les yeux pour essayer d'analyser la question, la tourner jusqu'à en saisir le sens, et plonger dans ses sentiments pour se demander si, finalement, la noirceur qui l'oppressait

l'effrayait. Il tourna la tête pour observer les ombres, de l'autre côté de la vitre, et fut emporté par un tourbillon de souvenirs. Avant de disparaître dans les méandres de son esprit, il eut le temps de chuchoter un "oui".

Cette journée avait été ensoleillée. Le ballon dans le jardin. L'anniversaire de son ami. Une bande de joyeux enfants. Il se souvenait la saveur de la tarte aux pommes et les pantalons tachés de terre. Mais c'était l'hiver et à dix-sept heures déjà, la nuit était tombée sur le petit village. François devait rentrer à pied : après tout il n'habitait pas loin, et c'était déjà un grand garçon courageux du haut de ses dix ans. Parfois il se prenait même pour un super-héros. Il avait accouru quand les cris avaient résonné dans le jardin.

C'était une jolie petite maison en pierre rouge, cachée derrière une haute haie de thuya. Pas le genre d'endroit que l'on s'imaginait pour une scène de film d'horreur. Pourtant, elle était nichée dans l'obscurité, isolée, et devant la porte une femme hurlait. François, de ses yeux d'enfant écarquillés, avait observé cet homme frapper sa compagne, encore, et encore. Les coups pleuvaient sur son visage et ses cris n'avaient pas plus d'impact que ses supplications. François avait baissé les yeux sur la neige, qui se tachait lentement de sang. Comme des fleurs qui auraient poussé en plein hiver. Des fleurs nées de l'horreur et de la souffrance.

La femme avait fini allongée sur le sol, et après un énième choc, avait cessé de gémir. François avait alors distingué le visage de l'homme, qui avait perdu sa haine pour devenir un masque de douleur et de remords. Cet homme brutal avait compris son acte et secouait son épouse dans un espoir stupide et vain. François s'était enfui en courant et ne s'était arrêté qu'une fois réfugié dans sa chambre.

On ne lui avait rien dit. Jamais. L'homme fut bien sûr arrêté pour le meurtre de sa femme, mais les parents du petit n'avaient pas mentionné le drame devant leur fils. Cela l'aurait-il fait réagir ? Dur à deviner. Ce qui est certain, c'est que le lendemain de la mort, François avait tout oublié. Alors les ennuis commencèrent.

Quelques jours étaient passés avant que le petit garçon ne trouve l'araignée. Rien qu'une faucheuse, comme on en croise à chaque coin de mur en campagne. François l'avait observé quelques secondes, allongé dans son lit. L'araignée remuait parfois imperceptiblement. François avait tendu le bras, et avait saisi la faucheuse par une patte. Puis, lentement, les yeux écarquillés, il avait arraché chacune des pattes de l'animal, l'observant en train de chercher à fuir. Il s'était levé, avait parcouru chaque pièce de la maison pour trouver les araignées, et il avait arraché leurs membres. Après quoi il s'était couché, endormi, et il avait oublié.

"Instable". Il avait entendu la maîtresse dire ce mot à sa mère, à la sortie de l'école. Il ignorait alors l'ampleur de ce terme.

Claire et Émilie, six et huit ans. Les cousines de François, deux jolies blondes calmes et bien élevées, qui étaient venues passer un week-end à la ferme, quelques temps après cela. Elles ne faisaient que jouer aux poupées, perchées sur le petit balcon à côté du salon. François les regardait d'un œil discret, sans oser s'inviter dans leurs jeux de filles. Mais quand Émilie avait pris son jouet pour le frapper contre celui de sa sœur, le garçon s'était levé et avait empoigné sa cousine par le col, avant de la plaquer contre les barreaux du balcon. Ses bras frêles cherchaient à la soulever, à la pousser, pour qu'elle bascule dans le vide, s'écrase sur le sol. La petite Claire s'était mise à hurler, et François avait lâché Émilie avant l'arrivée des parents. Il avait tout de même été puni, et ce soir-là, avait passé le repas de famille seul dans sa chambre. Il ne se souvenait déjà plus.

"Limité". Son père avait chuchoté ce mot à sa mère avant de s'endormir. François avait abandonné son idée de souhaiter bonne nuit à ses parents et était retourné dans son lit, insouciant.

Les années étaient passées. François avait quitté l'école et prenait des cours à la maison. Il ne travaillait pas beaucoup. Il préférait aider à la ferme. Il obéissait à son papa. Plus que tout, il aurait voulu qu'on le félicite. Que ses parents lui disent bravo. Mais depuis deux ans rien n'allait plus. Et il ne comprenait pas.

Le veau ressemblait à tant d'autres. Il venait de naître, dans la chaleur de cette soirée d'été, dans le confort de cette étable douillette. Ce veau-là avait eu du mal à voir le jour, mais François avait été là, et tout seul, il avait aidé la vache à mettre bas, comme il l'avait fait des dizaines de fois.

L'heureuse mère n'avait pas encore léché son petit, et ce dernier avait le museau tout ensanglanté. Alors François avait refermé ses doigts sur le cou du petit animal et avait serré, encore et encore, jusqu'à ce qu'il retombe sur la paille, inerte.

Quand son père lui avait demandé, furieux, pourquoi le veau était mort, il n'avait su que répondre. Lui-même l'ignorait.

"Stupide". Tant de gens avaient murmuré ce mot en pensant qu'il le serait trop pour tendre l'oreille.

Maintenant François savait. Il trouvait peu à peu les réponses aux questions qui le hantaient depuis des années. Parce que des questions, il s'en était posé des tas, chaque jour un peu plus. À présent, tout cela avait un sens. Plus rien n'encombra sa mémoire. Presque plus rien.

Quelques heures auparavant, son père avait refusé son aide. Il n'avait pourtant rien fait de mal, comme chaque soir, il s'était approché et avait maladroitement demandé si il fallait nourrir les vaches, traire les chèvres, soigner les ânes. Il n'avait reçu qu'un regard exaspéré : "François, va te promener, plutôt. Ne me colle pas aux basques." Et parce qu'il avait envie de voir du monde, il avait marché jusqu'au village. Il n'était pas tard, mais le soleil était déjà bas pour cette soirée d'automne. Pour rejoindre la place du marché, il avait emprunté ces calmes ruelles chaleureuses, qu'il aimait tant parcourir, comme si elles représentaient la porte vers un autre univers. Ce soir-là, c'est ce qu'elles furent, quand au coin de la rue, il avait aperçu deux hommes, dont l'un sérieusement amoché. Il se traînait sur le sol en jurant, suivi de près par un grand blond au costume sombre. François n'avait pas eu le temps de reprendre son souffle que déjà, le blond levait son couteau et, d'un coup précis et redoutable, tranchait la gorge du blessé. Et avant de perdre connaissance, il avait distingué les yeux bleus ciel du meurtrier.

Il se réveillait d'un cauchemar. Sa première impression fut un soulagement intense, parce que le plus dur était passé, parce qu'il n'avait tué personne ce soir-là, parce qu'il était de retour dans la réalité et qu'enfin, il distinguait le vrai du faux. Malgré la douleur des révélations qu'il venait de vivre, un nouvel espoir dansait devant lui, celui de continuer sa vie dans le calme, avoir droit à un nouveau départ.

Mais cette sensation ne dura pas, et très vite François fut envahi par une peur panique. Quand il regardait par les vitres du train, il ne distinguait rien, pas une ombre ni une forme, juste le noir d'encre de cette nuit interminable. Il faisait froid dans le wagon, et il ne reconnaissait pas les passagers. Plus de vieux monsieur endormi, mais un garçon aux multiples piercings et aux cheveux laqués.

Et avant tout, sa nouvelle amie, cette fille aussi joyeuse que mystérieuse, cette personne qui lui avait permis de comprendre enfin, avait disparu. Il eut beau la chercher en se tournant dans tous les sens, non, elle n'était plus là. L'avait-il imaginée ? Après tout, qu'est ce qui lui prouvait qu'elle avait bien été là, qu'elle lui avait parlé de cette voix si calmement surprenante ? Il ne pouvait être sûr de rien. N'avait-il pas dissimulé des jours et des jours de sa vie à sa propre conscience ? Il était anxieux, il était furieux, il en voulait à cette fille d'être si irréaliste. Et alors qu'il détaillait les autres passagers, gardant l'espoir de croiser le regard noisette qui lui manquait déjà, un malaise puissant s'empara de lui. Il posa les yeux sur l'homme en costume, qui lui, était toujours là. Il fixa sa sacoche de cuir. Ses cheveux blonds. Et, alors qu'il tournait la tête, plongea son regard dans ses yeux bleu ciel.

François fut frappé par l'azur profond de ces iris. Comment un regard pouvait-il être si froid ? Regarder cet homme dans les yeux, c'était comme se perdre dans un océan glacé, plonger dans des abysses terrifiants. Mais pour la première fois depuis de longues années, cette intensité et la simple sensation d'être fixé ne gêna pas François. Il savait. Il était sûr de lui et rien ne pouvait, en cet instant, ébranler son assurance. C'est d'un mouvement souple et décidé qu'il se leva pour s'approcher du costumé. "Non, pas du costumé, songea-t-il, du coupable. Ce n'est pas moi qui suis un méchant ce soir. Le méchant, c'est lui, avec ses yeux bleus et ses beaux habits. C'est lui le meurtrier."

Il s'arrêta à quelques centimètres du criminel. La peur avait déserté ses traits et son esprit, enfin, il se sentait vivre. Son menton était relevé, son dos redressé, et il était fier de lui. Trop fier.

-Monsieur, commença François à mi-voix, je vous ai déjà vu aujourd'hui.

Le regard clair de l'homme se tourna vers François et se figea, inexpressif. Ce dernier l'affronta en poursuivant.

-Je vous ai vu dans la ruelle, avec un couteau. Vous... Vous l'avez tué !

François n'avait jamais lu beaucoup de romans policiers, et il ne savait pas comment faire avouer un coupable. Comment agir avec un meurtrier. Mais à l'expression de l'homme blond, il sut qu'il avait touché juste. Que ses mots avaient été entendus. Il ne s'attendait pas à ce qu'ils soient niés.

-Vous faites erreur, mon garçon, répliqua son interlocuteur en se détournant. C'est la fatigue qui vous fait voir des choses.

-Non, je... Vous...

François était outré d'une telle insolence, et ne sachant pas comment réagir, il ne pouvait que bégayer.

-Retournez à votre place, s'il vous plaît. acheva le costumé.

Hébéte, le garçon obéit, mais avant de se détourner, il aperçut une lueur d'angoisse dans les yeux bleus de l'homme. Ses derniers doutes éclatèrent. Il se trouvait dans le train avec un tueur.

Celui-ci descendit à l'arrêt suivant. François, qui ne l'avait pas quitté des yeux, n'hésita pas. Il patienta quelques secondes avec nervosité, puis se leva d'un bond pour suivre sa cible. Il émergea sur le quai d'une petite gare, éclairée par seulement trois lampadaires passés de jeunesse. Il tourna la tête à droite et à gauche, devenu le traqueur, le super-héros, comme dix ans plus tôt. Il aperçut un mouvement à droite du long bâtiment de briques. L'homme était dans l'ombre mais François avait distingué sa sacoche en cuir.

Il se mit en marche, aussi silencieux que possible. Passant d'ombre en ombre, prenant son homme en filature, il finit par s'éloigner de la gare, de ses lueurs. Il suivait un chemin à travers les épais buissons, persuadé d'être sur la bonne voie. Il sentait que le criminel était passé par là. Et malgré le danger auquel il s'exposait, il était calme, assuré. Invulnérable.

On le poussa d'un coup sur le côté, et il trébucha, s'enfonça dans les buissons, chuta sur les graviers. Encore étourdi par le choc, il ne vit pas l'homme s'approcher et s'agenouiller à ses côtés, lentement, sans précipitation. François cligna des yeux, secoua la tête comme pour écarter l'obscurité, et parvint à distinguer les yeux bleu ciel de son agresseur. De traqueur, il était devenu traqué sous ce regard de glace.

-Tellement, tellement stupide, déclara le tueur avec cette même nonchalance.

Ce simple commentaire suffit pour plonger François dans une rage sombre. Il en avait assez qu'on le dise instable, limité, et stupide, toujours stupide. Se redressant, tremblant de colère, il poussa le blond de toutes ses forces. Ce dernier esquissa un pas en arrière sans même paraître ébranlé. Toute son attitude témoignait de son assurance, et il était manifestement très à l'aise. Ne comprenait-il pas que François était en fureur ? Qu'il était prêt à lui faire du mal ? Peut-être était-ce lui, le fou, l'idiot. En cet instant, rien n'aurait pu calmer François.

Pourquoi ? hurla-t-il. Pourquoi vous l'avez tué ? Pourquoi vous faites ça ?

Ce n'était pas tant l'injustice de la mort du pauvre gars qui révoltait le garçon, mais plutôt l'incompréhension qui de nouveau l'avait envahi. Comment ce meurtrier pouvait être aussi calme ? Celui-ci croisa les bras pour lui répondre.

-Un simple marché, petit. Un marché que cet homme n'a pas respecté. Ce n'était qu'un paysan pouilleux, personne n'est là pour le regretter.

Puis, après un silence tranquille :

-Tu lui ressembles, tu sais.

Dès lors, tout s'enchaîna très vite. Le visage du tueur passant de sérénité à brutalité. Ses mains saisissant le pull de François, son corps musclé le poussant en arrière, encore, jusqu'à ce que ses pieds heurtent une barre métallique, un rail. Le roulement mécanique d'un train en approche. Les lumières des phares du wagon, au détour de l'ultime virage.

Et surtout, la haine de François. Une haine brûlante, à l'égard de cet homme riche et terrible, à l'égard de ses parents et de leur abandon, à l'égard du monde entier qui ne se souciait guère de lui, pauvre petit garçon perturbé.

François ne savait pas se battre, mais la vie l'avait fait musclé et tenace. Il se libéra de la poigne de son agresseur, le repoussa, encore et encore, jusqu'à ce qu'il trébuche et s'écrase sur le sol. François le frappa, des poings, des pieds, parce qu'il était enragé, rendu aveugle et sourd par la haine. Au dernier moment, il s'écarta de la voie et s'éroula dans l'herbe, alors que le vent provoqué par la vitesse du train fouettait son visage.

Le corps du séduisant homme aux yeux bleus était sanguinolent et inerte. Le choc l'avait projeté de l'autre côté de la voie, et il gisait, étendu sur les graviers, les membres tordus dans d'improbables angles. De son charisme, il ne restait plus rien, une mèche de cheveux blonds par-ci, un bout de cuir par-là.

François gardait son regard fixé sur cette masse de chair sanguinolente, incapable de détourner les yeux. Devant ses pupilles dansaient les araignées, les maris brutaux, les veaux ensanglantés, les fantômes de son passé. Et il attendait l'oubli, calmement.

De longues minutes passèrent avant qu'il ne réalise que ce jour ne serait pas comme les autres. Que cette fois, sa conscience ne l'autoriserait pas à effacer cet événement, à le barrer tout simplement de son esprit. Et peu à peu, la douleur et le choc s'inscrivaient dans son corps comme dans ses souvenirs.

François était toujours recroquevillé sur le sol gelé et humide quand les gendarmes vinrent le chercher pour l'emmener loin d'ici.

-Comment vous appelez-vous ?

Le silence.

-Je le répète. Comment vous appelez vous ?

Le silence et la douleur. Un cri.

-Quel est votre nom ?

Il n'avait pas oublié un seul instant de la longue nuit.

-Monsieur, comprenez que je ne vous veux aucun mal.

Une nouvelle voix, posée et douce, dépourvue de menace ou d'une quelconque contrainte.

-Je suis ici pour vous aider. Est-ce que vous comprenez ?

Mais François se moquait bien de comprendre. Il avait appris en une seule nuit que comprendre, c'était une libération qui n'amenait qu'à de nouvelles interrogations. Il préférait regarder par la fenêtre teintée du bureau. Elle donnait sur une rue passante, d'une ville dont il ignorait le nom. Femmes et hommes défilaient, tous identiques, tous indifférents, tous pressés. Qu'est ce qu'ils s'en moquaient, de cette petite fenêtre au premier étage de ce bâtiment de pierre qu'était le centre de psychiatrie du coin. Un défilé de couleurs criardes, qui se croisaient et se bousculaient sans dire pardon.

Et au milieu de cette masse bourdonnante et étouffante, un éclat de joie et de rire. Un pas sautillant, des dents découvertes dans un sourire éclatant, des boucles sombres qui tressautaient sur des épaules. "Je ne l'ai pas imaginée."

-Je peux vous soigner. En discutant, en travaillant, tout peut s'arranger, si vous coopérez. Est-ce que vous acceptez mon aide ?

François détourna ses yeux de la jeune fille, fixa pour la première fois son interlocuteur. Ses lèvres s'ouvrirent, et il murmura.

-Oui.